

Chapitre 42

Piraterie d'État.

Est-ce le calme après la vie trépidante que nous avons connue depuis près d'un an, est-ce une forme d'égoïsme qui nous fait oublier nos soucis pendant cette trêve que représente la croisière ? Toujours est-il que nous nous réveillons vers sept heures du matin à l'heure de ma montre, c'est-à-dire celle de Charleston. Mais nous sommes rassurés, le petit déjeuner est servi jusqu'à neuf heures, pour la première classe. Comme malgré la ventilation mécanique il fait un peu chaud dans la cabine nous avons laissé la porte grande ouverte sur le salon. Et je n'ai pas mis de chemise de nuit pour dormir. J'ai d'ailleurs adopté un vêtement de nuit que j'ai découvert en Caroline du Sud : le pyjama. Cela ressemble à un caleçon et une chemise de même tissus, en général du coton écru ou blanc ou encore teint en couleurs vives. C'est très léger et permet d'évoluer dans ses appartements en restant à l'aise et sans offenser la décence au cas où quelqu'un entrerait par inadvertance ; la femme de chambre ou un domestique, par exemple. Du coup, lorsque nous sommes dans notre intimité, Hélène a aussi adopté le pyjama et a poussé la coquetterie jusqu'à le réaliser elle-même en montant les boutonsnières « à la garçonne ».

- Comme cela, lorsque tu me déshabilleras, tu auras l'impression de dénuder un homme. J'espère que cela te troublera plus que de soulever ma chemise.

- Décidément, tu as de ces idées...

- Mais pourquoi les Français sont-ils si prudes ! Ne trouvez-vous pas qu'il y a bien des joies dans la transgression des tabous ?

- Dans une certaine limite, seulement. Quant à avoir l'impression de déshabiller un garçon lorsque tu es dans ton pyjama, il faudrait que tes formes laissassent le doute sur la réalité de ton sexe. Pour te déguiser en garçon, tu aurais tout de même plus de travail de camouflage que simplement enfiler des vêtements masculins.

- Tu me rassures, mon mari. Bon, comme la salle de bain est plus grande que le cabinet de l'Ortac, je vais me préparer en même temps que toi. »

En fait, il me faut moins de temps pour me raser et me laver qu'à elle pour se laver et se maquiller un peu. Je l'aide à fermer sa robe de jour en fin coton imprimé garnie de smocks et boutonnée en haut du dos. Elle porte un petit bibi très parisien tressé par une indienne séminole qui a installé son atelier dans le Faubourg de la Batterie et qui tient boutique dans King's Street, tout près de la pharmacie de Pierre. Ce dernier lui fournit des gravures de mode de magazines illustrés venus de Paris et la femme s'en inspire pour créer d'originales coiffures pour dames.

Cette véritable artiste travaille à la mode indienne séminole, en tressant des osiers de diverses couleurs, en teignant à l'indienne le coton qu'elle travaille et la paille qu'elle tresse ou la laine qu'elle tisse. Elle s'inspire des formes venues de Paris mais travaille à l'unité et ne réalise jamais deux fois la même coiffe. Son travail est si fin et si joli, si adapté à chaque cliente que les dames de la bonne société sont ses pratiques. Même si pour cela elles doivent laisser de côté leurs préjugés raciaux envers les indiens. Lorsqu'elles mettent leurs chapeaux, ces dames dont beaucoup possèdent encore des esclaves et sont bien décidées à les garder, ces personnes comme il faut qui ne souhaiteraient pas aller prier à côté de « *natives* » fussent-ils indiens, « *chicanos* » ou... Irlandais catholiques, ces dames patronnesses, donc, oublient que ce sont des mains indiennes qui ont réalisé la merveille qui les pare. Hélène ne fait pas partie des censeurs. Elle a noué une vraie amitié avec cette femme que la vie tribale a marquée et qui a l'air plus âgée qu'elle ne l'est. Veuve à la suite d'un ouragan qui a ravagé la réserve et fait tomber sur son mari la cabane qu'il avait construite pour se fixer et cesser leur vie transhumante, cette femme s'est trouvée recueillie par la paroisse voisine. Toute sa tribu étant

en fait en Floride, elle s'était rapprochée de la famille d'Ann Miller. André était déjà en contact étroit avec Ann et sa famille. C'est la mère d'Ann qui a recommandé la femme à André lequel s'est rendu à la paroisse avec une voiture, et surtout une autorisation de travail hors de la réserve. Et puis tout s'est enchaîné et la femme s'est installée dans le faubourg avec une ouvrière négresse affranchie, puis une autre indienne. Seulement, elles n'ont pu le faire que parce que Françoise, la petite sœur d'Hélène, Hélène elle-même et leur mère ont fait le siège d'Aldebert pour qu'il apportât ses garanties à l'ouverture de l'atelier et de la boutique. Il a fini par acheter les locaux, pour transgresser les réticences administratives de la Ville et avoir la paix avec ses suffragettes domestiques et chéries.

Les enfants indiens ayant appris la bonne fortune de leur mère sont venus lui rendre visite, puis se sont présentés à la plantation avec deux énormes carrés de peau de panthère, des quartiers de viande d'agouti et d'opossum « pour les chiens de la meute de Monsieur » – qui n'en a pas – mais les jeunes gens reconnaissants ne le savaient pas. Les Toppenot, touchés par le geste de ces « sauvages » ont offert aux deux garçons des fusils anciens mais en bon état pour la chasse. Ils ont reçu les armes avec fierté et gratitude et, pour équilibrer leur troc, ont offert au chef de famille leurs haches de chasse qui trônent maintenant sur une panoplie de la salle des trophées de la plantation.

Lucie, elle, a immédiatement pris en compte la viande et a fait le siège de la cuisine pour mettre les quartiers à vieillir. Elle s'est ensuite offert le plaisir de nourrir la famille et le personnel de la maison avec cette viande indienne venue de Floride et accommodée à la sauce guadeloupéenne. Il aurait été dommage de donner cette viande paraît-il succulente à des chiens de chasse. Tous ces événements se sont déroulés bien avant mon arrivée et les gens de maison étaient encore esclaves. Mais ceux qui sont restés se souviennent encore du festin. Quant à la femme, devenue employeur, elle a maintenant une clientèle qui ne doit plus rien aux efforts de réclame de la famille Toppenot mais bien à la seule qualité de sa production.

Tout ceci pour dire que ma jeune épouse est radieuse dans sa robe et avec son chapeau lorsque nous entrons dans la salle à manger pour le « *breakfast* ». Nous croisons les Slidell qui sortent leur repas pris et échangeons des saluts amicaux. Au petit déjeuner, il n'y a pas de services fixés. Les gens viennent à leur gré à condition de ne pas dépasser neuf heures et demie, heure de fin de service. Et même, il est convenable de libérer sa table pour dix heures. Cela nous conduit à déjeuner assez rapidement ce matin.

En sortant de la salle à manger nous nous rendons au grand salon. Le piano est sous sa housse de velours. Le bar n'est pas encore ouvert mais le chef de rang fait organiser l'avitaillement des étagères pour la journée. Mais en fait je me porte au tableau d'affichage du point de midi du bateau. Le commandant a fait organiser un concours de pronostics sur le point de midi de chaque jour. J'en lis le règlement. Il est assez simple et consiste à déposer avant seize heures chaque jour l'estimation du point qu'aura atteint le bateau le lendemain à midi. Le gagnant de la cagnotte sera celui qui arrivera le plus près du point déterminé par l'officier chargé de la navigation. Comme je ne tiens pas à me ruiner en paris, je décide d'attendre deux ou trois jours avant que de soumettre mon pronostic. Pour rendre l'épreuve moins difficile, l'officier navigateur fera afficher les changements de cap du navire tels qu'ils sont notés sur le journal de bord. Il me semble donc assez facile de calculer le futur point méridien. Si le cap reste constant, il faut calculer un rayonnement, si le cap change une ou plusieurs fois au cours des vingt-quatre heures, il faut calculer un cheminement. Seulement, les informations que communique la passerelle, comme on nomme l'équipe qui gouverne le bateau sous les ordres du Commandant de bord, ces informations, donc, ne sont que celles qui permettent de déterminer le point estimé. Ensuite l'officier de navigation relève au sextant la hauteur du soleil au-dessus de l'horizon lors de son passage au zénith, et détermine l'heure locale de passage au Zénith. Le décalage entre cette heure locale et l'heure en temps universel conservée sur le chronomètre du bord permet de déterminer la longitude atteinte par le bateau

à midi. L'angle de la hauteur du soleil au-dessus de l'horizon permet de mesurer de combien le point estimé est éloigné du point relevé au sextant et on peut ainsi en corrigeant cette erreur obtenir le point juste de la position du bateau au moment du passage au zénith.¹

C'est là la part d'incertitude de ce jeu du pronostic sur le point à midi. Je compte bien mettre à profit mes connaissances en trigonométrie sphérique et détermination des points pour me rapprocher le plus possible des résultats de la passerelle et ainsi gagner le concours au moins une fois. Les mises sont réunies dans un pot. Le commissaire de bord en prélève un tiers pour les œuvres de mer et le reste revient au gagnant ou est partagé entre les ex-aequo. Sont réputés ex-aequo ceux dont les résultats diffèrent de la même distance entre le résultat et celui de la Passerelle.

Le chef de rang du bar me précise que le guichet de pronostic sera ouvert vers deux heures cet après-midi. Mais je ne compte pas jouer tout de suite. Je vais d'abord consulter le point à midi demain matin et ensuite procéder à mes propres mesures. L'astrolabe à main dont je dispose, sans avoir la précision d'un sextant, me donnera un avantage sur les autres concurrents. Ma montre de précision sera elle aussi un atout, mais il est fort possible que d'autres passagers disposent eux aussi d'un bon chronomètre.

J'explique mon projet à Hélène qui s'enthousiasme d'autant plus qu'elle va m'aider en notant mes mesures et ensuite en calculant ou en graphiquant l'intercept sur ma carte muette de l'Océan Atlantique.

Je sors une grande feuille de papier à plan que je dispose sur la table du petit salon de notre suite. Hélène a sorti mon Té et mes règles graduées ainsi qu'un rapporteur. Nous sommes prêts à graduer nos marges lorsque nous ressentons un changement de route du bateau. Comme s'il entreprenait une manœuvre de changement de cap assez brutale. Nous sentons aussi un changement de rythme dans le battement de la machine. Intrigués, nous posons nos outils à dessin et nous dirigeons vers le pont promenade couvert qui fait le tour du bateau au pont immédiatement au-dessus de celui où se trouve notre cabine.

Nous entendons dans le lointain une sirène et nous traversons le bateau par le salon de musique pour nous porter à bâbord. Légèrement en avant de nous, une frégate mixte à hélice a envoyé des pavillons de signalisation qui intiment à notre bateau de mettre en panne. Je vois en outre le sémaphore de la passerelle qui agite ses fanions. Je prends le message en cours de diffusion mais je lis néanmoins que faute d'obtempérer le commandant de la Trent sera cause de l'envoi par le fond de son navire et de ses passagers. J'ai à peine traduit ce sémaphore à Hélène que je vois que le quatrième sabord de la ligne du haut est relevé. Je n'ai pas le temps même de le faire remarquer autour de moi qu'un nuage blanc jaillit du flanc de la frégate, poussé par une flamme rouge au centre et jaune sur le pourtour. Le commandant du bateau de guerre a fait tirer à boulet et non à blanc. J'ai assez vu de départs de coups d'artillerie pour ne pas me tromper. Le son de la déflagration nous atteint après cinq secondes : la frégate nous tire dessus depuis moins d'un mille nautique. Nous sentons immédiatement notre bateau ralentir sous l'effet de la machine qui fait battre en arrière les roues à aubes. Mais la manœuvre n'est sans doute pas assez rapide au gré du commandant du bateau de guerre parce qu'un deuxième coup part vers devant la Trent. Je vois s'affairer du monde sur le pont supérieur de la frégate qui bat le pavillon de l'Union. Pour le moment, je n'aperçois pas le nom de ce navire de guerre de Washington. Étouffée par la distance, nous entendons une voix qui part de la passerelle de notre bateau. Un officier courroucé objecte de la neutralité de la Grande Bretagne et avertit qu'il « rendra compte de cet acte de piraterie ».

Par sémaphore et hélioscope, le commandant de la frégate répond qu'il fait mettre à l'eau deux chaloupes de fusiliers qui escorteront le commandant et des autorités de police militaire jusqu'à la Trent. Il intime l'ordre au commandant du paquebot de faire descendre

Il s'agit de la détermination du point par la méthode dite « des droites de Marq Saint Hilaire¹ ».

une échelle de coupée sur bâbord. La foule qui peu à peu nous a rejoints, incapable de lire les messages du sémaphore, se presse autour de nous pour entendre mes commentaires à Hélène. Mais j'ai soin de les faire en français. Je n'ai pas l'intention de m'offrir en spectacle et nous retournons dans la coursive centrale. Par l'escalier majestueux nous montons au pont supérieur. Il y a déjà beaucoup de monde qui se presse. Mais l'invasion par la soldatesque yankee de ce pont d'où descend l'échelle de coupée, fait refluer les badauds. Seuls nous deux restons sur place et nous nous retrouvons en première ligne devant un lieutenant de vaisseau hésitant manifestement entre la peur et la colère. Derrière cet officier subalterne se trouve ce qui ressemble à un amiral. Le cheveu châtain, l'air arrogant et sûr de son fait il s'avance en première ligne lorsqu'il a pu se rendre compte de ce qu'il n'a rien à craindre sur ce bateau civil. Tandis qu'un groupe de fusiliers se range en arc de cercle pour nous menacer des « mousquets » et revolvers qui les équipent, le chef de la délégation, qui s'avère être un capitaine de vaisseau² que j'ai reconnu aux trois galons larges qui ornent ses manchettes, s'avance avec assurance et une forte escorte vers la porte qui conduit à la passerelle.

Près d'une demi-heure plus tard, je vois surgir de l'escalier qui monte du pont de notre appartement les familles Slidell et Mason accompagnées de leurs secrétaires respectifs. Des matelots de la Trent portent leurs bagages, escortés par des fusiliers yankees à l'air féroce. Il ne me faut pas longtemps pour comprendre que nous venons d'assister à un acte de piraterie d'État. Le Capitaine de vaisseau qui commande la frégate étatsunienne USS San Jacinto vient d'arrêter par la force sur un bateau neutre arraisonné deux diplomates protégés par leur statut.

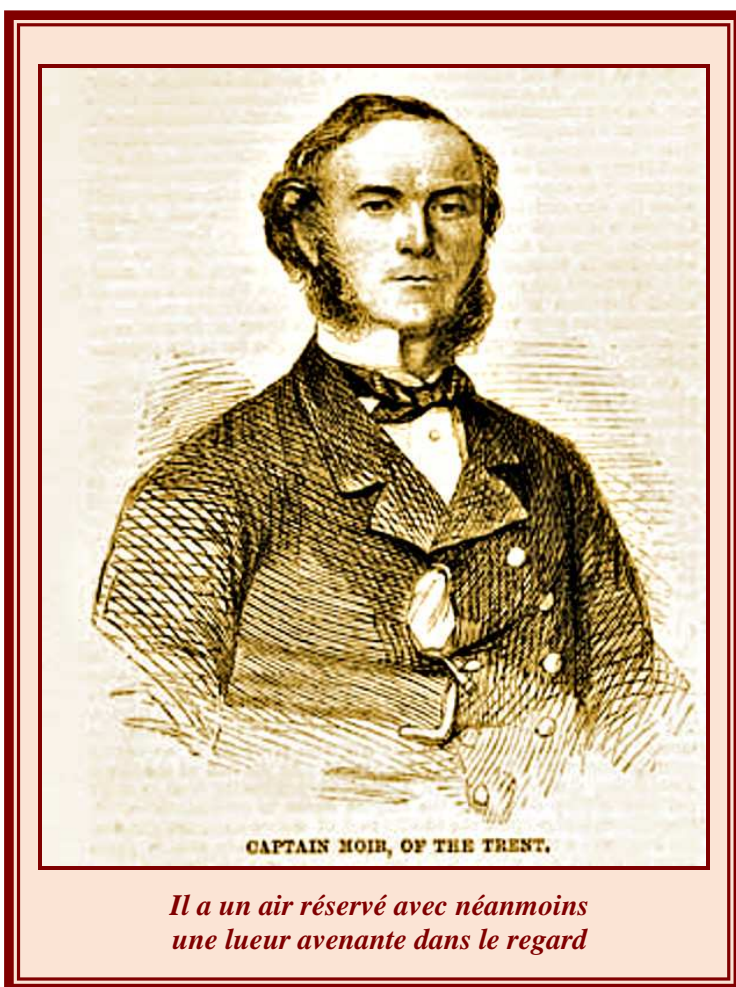
Hélène et moi, lorsqu'une fois les yankees repartis le commandant a pu s'adresser aux passagers, avons appris de sa bouche qu'après avoir fouillé le bateau les sbires yankees ont décidé d'arrêter des deux diplomates et leurs familles en invoquant un motif surprenant : étant donné que « les diplomates confédérés ont été exfiltrés de la zone de blocus, ils sont considérés comme du matériel de contrebande de guerre. » À ce titre, le commandant de l'USS San Jacinto se considère en droit de saisir ces passagers et sans doute pour éviter une manœuvre trop compliquée il a laissé repartir notre vaisseau sans l'arraisonner davantage.

Comme notre route, pour assurer le service du courrier, nous fait passer par Saint Thomas, gageons que le commandant prendra le temps de faire un rapport circonstancié aux autorités de cette colonie britannique. Et attendant, nous quittons le grand salon où le « Pacha » s'est adressé au passagers. Hélène et moi rejoignons notre appartement, très troublés. En ouvrant la porte du petit couloir qui contient nos malles, nous pouvons apercevoir le personnel hôtelier de notre étage qui remet en condition l'appartement Mexique que les Slidell ont dû quitter en catastrophe. Nous sommes sur le point de nous mettre à l'aise quand on frappe à notre porte. C'est le commissaire principal qui nous remet un pli cacheté. Manifestement, il sait de quoi il est question puisqu'il nous indique qu'il va nous conduire. Où ? Tout simplement au bureau privé du Commandant. En effet, la dépêche signée du Capitaine de Vaisseau Moir, le Pacha de la Trent, nous invite à prendre contact avec l'officier dès que possible. Le commissaire nous précise que le Commandant Moir tient à nous rencontrer tous les deux, Hélène et moi-même.

En franchissant le seuil du « carré » derrière Hélène, je suis surpris par le caractère plutôt spartiate du bureau de cet officier de la Marine marchande britannique, bureau qui est aussi son appartement. Sur un navire de cette taille, je pensais que son « carré » serait plus grand que celui du Commandant Champion sur l'Archéon, or il n'en est rien il serait même plus petit quoique meublé avec recherche. L'officier britannique nous accueille avec une politesse empreinte de réserve. Il doit avoir la quarantaine qu'il porte bien. Il a un visage plutôt rond que sa coiffure et ses favoris arrondissent encore. Il a un air réservé avec

² Équivalent du grade de colonel dans la marine.

néanmoins une lueur avenante dans le regard. Manifestement il connaît mon statut de diplomate français et sait que mon épouse jouit d'une double nationalité. Avec une certaine réserve, il aborde l'objet de l'entretien qu'il vient de provoquer.



- Madame, Monsieur vous êtes bien évidemment au courant de l'incident diplomatique qui vient de se dérouler à mon bord. »

Hélène me devance avec son impétuosité habituelle.

- Vous voulez parler de cet inqualifiable acte de piraterie, Commandant ?

- Vous m'enlevez le mot de la bouche, Madame. »

Plus posément, je réponds au Commandant.

- Non seulement nous sommes au courant puisque nous avons assisté à votre exposé mais en outre nous avons été témoins de tout, depuis le tir des deux coups de canons, la véritable invasion des « Marines » jusqu'à l'arrestation sans aucun droit, hors

des eaux territoriales, de deux citoyens d'un État qui n'est pas celui auquel appartiennent les soldats de Washington. Je dois ajouter que lorsque vous nous avez exposé le motif invoqué par le Commandant du l'USS San Jacinto pour arrêter ces diplomates et saisir leur valise diplomatique, je me suis dit que s'il était allé jusqu'au bout de son raisonnement ce...

- Commandant Wilkes, de la marine des États-Unis...

- Ce commandant Wilkes aurait dû arraisonner la Trent et la faire mettre en quarantaine jusqu'à la décision du Tribunal des Saisies...

- Je vois que vos connaissances ne s'arrêtent pas à la géométrie et la topographie, Monsieur le Baron.

- Et que vous-même, Commandant, connaissez bien vos passagers. Vous connaissiez donc la qualité de diplomates confédérés de MM. Slidell et Mason. »

Le commandant sourit. « Je ne vous ai pas fait venir pour rompre des lances, Monsieur le Baron. Je voudrais vous demander un service. Je vais bien évidemment rédiger un rapport à ma hiérarchie à destination du Ministre de la Marine et du Chancelier de l'Échiquier³. Je pense que vous serez amené à un travail analogue vis-à-vis de vos autorités en France. Je vous serais très reconnaissant de prendre un peu de votre temps pour rédiger aussi un témoignage factuel de ce que vous avez pu observer. Je ne vous demande pas un rapport comme celui que vous seriez en droit de rédiger pour le gouvernement impérial, mais un témoignage destiné à être produit devant un tribunal. »

³ Ministre des Affaires Étrangères.

Se tournant vers Hélène, il poursuit : « Madame, je ne souhaite pas vous mettre à contribution, toutefois, si Monsieur votre époux vous y autorise, je vous serais reconnaissant d'apporter aussi votre témoignage écrit.

- Commandant, dans une affaire de ce genre, l'autorisation de mon époux est automatique. » L'officier de marine fronce les sourcils. « Je veux dire que je n'ai pas besoin de demander d'autorisation pour témoigner en justice ; même par écrit, car je vous précise que je sais écrire, bien que femme. Il en va ainsi dans bien d'autres domaines, d'ailleurs. Nous vivons en Amérique du Nord, comme les yankees, et notre constitution est fort proche de la leur. Sans être une suffragette, je partage de nombreuses responsabilités avec mon époux et j'ai les miennes propres comme il a les siennes propres. Nous sommes une famille moderne. Donc, pour vous rendre service et parce que je considère qu'il s'agit de mon devoir, je vous ferai tenir un témoignage écrit. »

Le Commandant James Moir a un fin sourire et nous remercie beaucoup plus chaleureusement qu'il ne nous a reçus. Du coup, il nous convie à sa table pour le dîner de ce soir ce que nous acceptons avec plaisir. De retour dans notre appartement, nous nous sentons inquiets du sort de nos commensaux si charmants. J'espère qu'au moins ils seront traités avec égards par le commandant de la frégate corsaire. Je n'ose dire « pirate » parce que j'espère de tout mon cœur que Wilkes a agi sur ordre de Washington, que donc le président Lincoln est au courant de l'affaire, et que le Secrétaire d'État Seward leur assurera un sort conforme aux règles diplomatiques. Mais connaissant personnellement ces deux personnalités, je suis persuadé que si l'affaire n'est pas le fait d'un traîneur de sabre qui fait du zèle, les règles diplomatiques feront que les Slidell et les Mason rejoindront rapidement l'Europe. Seulement, en attendant, le contact que je devais prendre avec au moins les Slidell a été trop rapidement interrompu.

De retour dans notre appartement, je regarde mes cartes et tables de calcul sur le panneau ouvert du secrétaire destiné à écrire du courrier à poster aux escales. L'incident que nous venons de vivre m'a ôté le goût de participer au concours de pronostics. Il faut réagir. Mais pour le moment Hélène et moi attendons le dîner de ce soir. Selon mon calcul nous devons être à environ cent-quarante milles nautique au nord de La Havane. Il faudrait que je calcule plus précisément le cap moyen que nous avons suivi vers le nord-est, mais selon mon estime, nous devons être à environ deux cent trente nautiques de notre point de départ soit entre quatre-cent-vingt et quatre-cent-trente kilomètres de notre point de départ.

- J'ai comme l'impression que ce voyage va être morose, ma chère.

- Il ne le faut pas. Il faut tout faire pour rassurer les autres passagers sur le sort de ces pauvres Slidell et Mason. Ensuite, comme nous ne sommes pas vraiment sur un paquebot au sens strict du terme mais sur un vapeur destiné à assurer aussi le courrier transatlantique, il faut saisir toutes les occasions de soutenir les efforts que vont entreprendre les membres de l'équipage hôtelier pour nous distraire.

- Tu as raison, ma chérie, comme souvent. Mais nous verrons ce soir quel est l'avis de James Moir sur ce point. Mais bien sûr, si le concours de pronostics perdure, dès demain je m'y inscris. Quitte à commencer par perdre. »

Je pense à ce que vient de me dire Hélène. Elle s'est plongée dans la documentation sur le bateau que la Compagnie a mise à la disposition des passagers à la bibliothèque mais aussi dans les appartements et certaines cabines de Première Classe. Il y a une monographie très bien faite. J'apprends que la Trent est affectée au service postal des Indes Occidentales et appartient à la compagnie des paquebots du « service des lettres & colis » de la poste royale. En sus de cette mission officielle, la compagnie assure le transport de passagers sur une circumnavigation régulière qui part de Southampton et y retourne après avoir fait la tournée de toutes les îles des Antilles anglaises. C'est pourquoi les soutes à marchandises de ce navire

sont volumineuses et le nombre des places pour les passagers relativement peu élevé pour une unité de cette taille.

La *Royal Mail Steam-packet Company* assure ce qu'on appelle le service inter-colonies pour les Antilles, c'est-à-dire, en fait, les relations maritimes entre la Grande-Bretagne et ses colonies de la Caraïbe. Pourtant, tel que je l'ai perçu tout à l'heure, James Moir me semble très adapté au commandement de paquebots de luxe par sa courtoisie et son souci des relations avec les passagers. Il a crié dans son porte-voix, tout à l'heure, que son navire assure un service officiel pour la Couronne Britannique. On aurait alors pu s'attendre à ce qu'il fît peu de cas de ses passagers. Il arrive souvent que le commandant d'un cargo transportant aussi des passagers considère ces « clients » comme une charge supplémentaire que lui impose son armateur pour remplir ses caisses. Et dans le cas d'un navire qui remplit une mission de la plus haute importance comme le courrier, on aurait aussi bien pu mettre à sa passerelle un officier de marine marchande plus soucieux de son courrier que de ses passagers. Cela n'a pas l'air d'être le cas. En outre, j'ai l'impression que nous lui avons fait bonne impression malgré notre jeunesse et je pense que c'est pour cela qu'il s'est détendu à la fin de notre entrevue. Rien, d'ailleurs, ne lui imposait de nous inviter à dîner à sa table.

Il nous reste environ une heure avant de nous présenter chez le Capitaine de Vaisseau Moir. Je laisse la salle de bain et la table de maquillage à Hélène qui souhaite se « pimpe » pour dîner. Je ne comprends d'ailleurs pas pourquoi elle semble avoir besoin de tant de temps pour se « refaire une beauté » parce que d'ordinaire elle ne se maquille pratiquement pas. Elle n'en a pas besoin et ne prise pas trop ce genre de « peinturlurage », comme elle dit.

Je décide alors de passer au salon pour voir la liste des inscrits au concours de pronostics. Il y a trois noms, tous à consonance britannique. Je note que l'un d'entre eux est suivi de « Esq. » c'est-à-dire Esquire. Esquire, cela signifie écuyer et est un signe de noblesse « petite » mais qui peut être ancienne et est souvent héréditaire. Cela m'amuse après ma période passée en Amérique du Nord où les titres de noblesse ne sont pas reconnus. Alors, je joue aussi et je m'inscris sous mon titre et mon nom, Baron Pierre-H. de Berdeilhe. Ceci fait je reprends la cursive centrale pour rejoindre Hélène. C'est alors que je remarque qu'un volet roulant d'acajou vernis qui était baissé jusqu'alors est à présent relevé. Il s'agit du salon d'un coiffeur barbier. À première vue, je n'aperçois aucun client à travers la vitrine. Alors j'entre. Comme à terre en France, l'ouverture de la porte déclenche le tintement d'un grelot. Un gigantesque nègre sort de l'arrière-boutique et me considère avec un large sourire de bienvenue. Il a un cuir à aiguiser dans la main gauche et un rasoir ouvert dans la droite.

- Bonjour monsieur, que puis-je pour votre service ? »

Je suis sidéré qu'il m'adresse la parole en français. Avec un accent créole, certes mais en français. Sans rien montrer de ma surprise je lui demande s'il peut me raser tout de suite.

- Mais bien sûr, monsieur. Je n'ai encore personne et je suis juste en train de rafraîchir mes rasoirs que l'atmosphère marine a tendance à fatiguer un peu s'ils restent au repos. Comme nous sommes restés en escale deux jours à La Havane sans qu'ils servent, cela a suffi à les engourdir. »

Je m'installe sur le fauteuil qu'il m'indique et il entreprend de faire mousser le savon dans un bol aux armes de la Compagnie. Il utilise manifestement de l'eau douce et tiède qu'il tire d'un samovar au feu éteint. Il ne lui faut pas un quart d'heure pour me rafraîchir le visage et me passer la lotion d'après-rasage. Comme il n'est pas question de parler pendant qu'il opère, c'est en le payant que je lui demande de quelle île il vient. Il est de Saint Domingue qu'il a quittée parce que la vie y est « impossible ». Il a émigré à la Martinique après l'abolition de l'esclavage de 1848 mais n'y a pas trouvé à s'employer comme barbier alors il

s'est embarqué sur un clipper anglais de passage et a fini par trouver son emploi actuel en se présentant au bureau des embarquements de Southampton.

- Pour rien au monde je ne reviendrais vivre aux îles. Je me suis marié à Southampton avec une femme de la Martinique qui cherchait un emploi après la mort de la dame âgée chez qui elle servait comme gouvernante. Elle a été tout heureuse de trouver un prétendant nègre et lorsqu'elle a su que je suis aussi Martiniquais d'adoption elle a prié Dieu pour le remercier. Et nous sommes heureux. La compagnie du courrier royal est une bonne compagnie et ma femme n'a plus besoin de travailler tout le temps. Mon salaire suffit. Pourtant, pour cette campagne, elle travaille à bord de la Trent. Elle est coiffeuse au salon pour dames. Nous avons notre cabine pour nous deux. C'est rarement l'usage d'avoir des femmes à bord, mais « *Captain Moir* » préfère qu'il y en ait, si leur mari est du voyage.

- Et le climat de Southampton, n'est-il pas trop froid ?

- Au début, si ; mais on s'accoutume vite. Et le pays est bien organisé pour y faire face. Et surtout, l'Angleterre est un pays moderne où l'on trouve de tout pour vivre confortablement. »

Je prends congé de ce barbier hors du commun et je rejoins Hélène.

- Mais où étais-tu passé ? Je commençais à m'inquiéter. Oh mais tu es rasé de frais ! Comment as-tu fait, je t'attendais pour te raser. »

Je lui raconte alors le barbier et sa femme coiffeuse pour dames. Du coup, ma pétulante épouse reprend goût à la vie. Elle sait qu'elle va pouvoir se faire coiffer pour le gala du bord si tant est qu'il y en ait un au cours de ce voyage.

*

* *

Juste avant l'heure du dîner, un officier de la passerelle frappe à notre porte. Il vient nous chercher pour nous conduire à la salle à manger du Commandant. Le bateau avance sur une mer calme à la houle assez longue. Comme il prend les vagues de l'avant et en prend deux à la fois sur sa longueur, il tangue à peine. Les battements de la machine sont très discrets et les roues à aubes coupent la surface de l'eau presque sans bruit.

Lorsque nous arrivons à la salle à manger nous voyons une table servie avec une argenterie anglaise magnifique et un service de table en porcelaine de Limoges que je reconnais immédiatement à sa finesse. Le commandant a fait préparer un apéritif que nous prenons debout. Derrière une desserte couverte d'une nappe en coton blanc damassé venant des Indes, un serveur en livrée offre un choix de boissons qui vont d'un whisky écossais à du vin de Carthagène en passant par du vin de Porto, du Cherry et de quoi faire un cocktail à base de gin. Le Commissaire de Bord, le Second et notre officier d'escorte participent au dîner et le Commandant nous les présente. Ensuite il commente les boissons qu'il nous offre.

- Madame, le vin de Carthagène est d'une cave renommée et il plaît souvent aux dames. Il en va de même du vin de Porto qui vient de chez le fournisseur de notre ambassadeur au Portugal. Quant au Cherry, il a beau être une pure production anglaise, il trouve aussi beaucoup de dames qui l'apprécient. Le gin permet de composer un « long drink » dont notre barman a le secret et qui est très rafraîchissant.

- Si vous le permettez, Commandant, je prendrais grand plaisir à goûter de ce whisky dont je pense qu'il est écossais et sans aucun doute de première qualité.

- Madame, je ne pensais pas que vous aimiez ces boissons fortes mais je serais très honoré que vous me disiez ce que vous en pensez. Toutefois, je vous suggère de ne pas le prendre en « long drink » mais juste allongé d'une goutte d'eau.

- C'est ainsi que j'apprécie nos bourbons ou les brandies français de notre cave, Commandant.

- Monsieur le Baron, je vois que Madame de Berdeilhe possède un goût raffiné jusque dans le choix des liqueurs. »

Je réponds d'un simple sourire. Une fois tout le monde servi, je goûte le whisky du commandant. Un nectar !

- Commandant, je ne saurais assez vous dire combien ce whisky est remarquable. Sincèrement. Je vous remercie de nous permettre de l'apprécier.

- Je suis d'autant plus sensible à votre opinion que, vous l'entendez à mon accent, je suis écossais ; des Highlands. Et ce whisky est une production de ma famille qui se perpétue depuis trois cents ans. Comme j'ai "dérogé" en partant sur les mers, il faut bien que je fasse goûter notre fierté hors de la région de Glasgow... »

La conversation tourne un peu autour des mérites respectifs des alcools de vin, de grains et des bières, mais les événements de la journée pèsent encore et nous nous doutons, Hélène et moi que le dîner ne sera pas seulement un moment social agréable.

Le Commandant nous annonce que depuis qu'il a fait remettre en marche les roues après l'incident d'aujourd'hui, nous tenons une vitesse moyenne de douze nœuds et demi. Je ne dis rien mais enregistre l'information. Comme par simple curiosité, je lui demande quelle était notre position au moment de l'agression de Wilkes.

- Je pensais que cela pourrait vous intéresser. J'ai fait faire un point par le lieutenant McClastrough que je vous présente. Il a établi notre point relevé à quinze heures, soit une heure après le départ de nos infortunés passagers. Au moment de l'incident nous étions sur ces coordonnées : 23°74'20" Nord et 78°17'32" Ouest. Tenez, les voici par écrit pour éviter de vous charger la mémoire. Je vous rappelle que nous avons pour méridien origine celui de l'observatoire de Greenwich dans la banlieue de Londres. De plus, ne soyez pas surpris de notre position car je vous rappelle que nous faisons route vers St Thomas pour le service du courrier. Ce n'est qu'après que nous piquerons vers l'Europe »

Je ne réponds que merci. De toute façon, que nous calculions le point par rapport à Greenwich ou Paris, la trigonométrie sphérique reste la trigonométrie sphérique. Donc il m'est très précieux de savoir quelle était notre position précise à un moment donné plutôt qu'une simple position à l'estime.

Nous sirotons nos boissons apéritives et tandis que James Moir fait un doigt de cour à Hélène, j'en profite pour échanger des vues techniques avec le lieutenant McClastrough.

- Suivez-vous une loxodromie ou une orthodromie ?

- Nous travaillons en loxodromie, mais de toute façon avec les recalages aux Açores et aux approches de la Bretagne Française ou de la Cornouaille Britannique, nous nous recalons par relèvement sur amers et nous entrons dans la Solent juste à l'entrée du chenal même par temps de brouillard. À part une seule fois où nous avons dû faire mettre des chaloupes à l'eau pour nous servir de guides jusqu'au point de rencontre avec le pilote de l'île de Wight, nous sommes toujours parvenus à destination sans difficulté. »

Il me montre sa surprise de rencontrer un passager qui soit aussi un navigateur apparemment expérimenté. Il comprend mieux lorsque je lui explique mon métier officiel de géomètre. Mais il ne pensait pas que les géomètres français fussent familiers des procédés de navigation marine.

- Nous sommes souvent des géographes en plus de géomètres. Nous établissons des points précis par les mêmes procédés que les marins, en introduisant toutefois dans nos mesures des corrections liées à l'altitude. Mais si nous utilisons aussi les étoiles, nos appareils sont beaucoup plus précis que les sextants ou les octants et surtout, ils sont immobiles et de ce fait les mesures que nous prenons sont moins entachées d'erreurs. Nous pouvons déterminer un point dans le mètre et ensuite par rattachements aux divers points déjà établis et repérés, nous corrigeons les coordonnées du nouveau point pour compenser les erreurs instrumentales inévitables.

- Mais vous travaillez sur des cartes planes aux graduations rectangulaires. Or la terre est sphérique.

- Ce n'est pas tout à fait cela. Une fois que nous avons déterminé des points, nous calculons la convergence des méridiens pour un système cartographique donné et alors nous traçons un carroyage rectangulaire. Mais nous partons des tables astrales pour déterminer des coordonnées analogues à celles de la marine et ensuite seulement nous les convertissons dans le système cartographique voulu. »

Manifestement, les cours de navigation de l'école de la Marine marchande britannique, si tant est qu'elle diffère de celle de la Home Fleet, n'englobent pas les techniques terrestres de détermination des points géodésiques. Mais avec une courtoisie digne de celle du commandant Moir, le Lieutenant McClaustrough me suggère de participer au concours de pronostics et m'indique comment m'y inscrire. Je le remercie fort sans pour autant lui annoncer que c'est déjà fait.

Au cours du dîner, j'apprends du Commandant qu'il a eu une carrière très éclectique. Bien que des Highlands, sa résidence à terre se situe à Somerville dans le comté de Haddington. Il a commencé sa carrière navale dans la Compagnie des Indes Orientales ce qui l'a conduit *in fine* à commander l'un de ses plus beaux vaisseaux assurant le service vers l'Extrême-Orient. Il a alors rejoint le service postal des Indes Occidentales, redevenant Officier en Second. Lors de la guerre avec la Russie, il a pris le commandement en second du Paquebot-courrier Orinoco – en français « L'Orénoque » – au moment où ce navire a servi à remorquer les cuirassés endommagés au plus fort des combats. Peu après la guerre, il s'est vu confier le commandement du Teviot, un autre Paquebot-courrier, puis celui du Conway et enfin celui de la Trent. Il a plusieurs fois pris le commandement par intérim des transatlantiques Atrato et La Plata. Il s'agissait de paquebots purs, dont la mission de transport du courrier était secondaire et venait en complément du service régulier des paquebots-courrier. Mais son expérience dans ce domaine régalien était précieuse. Sur un ton de confiance, il nous a précisé que la mission au service de la Poste Royale est celle qui lui tient le plus à cœur.

Toutefois, au moment du digestif et des cigares – ni Hélène ni moi ne fumons – le Commissaire nous a dit à mi-voix qu'il avait servi sur La Plata sous les ordres de Moir et que les passagers gardent un souvenir ému de sa gentillesse et de sa courtoisie. « Il a le souci de faire plaisir et se met "en quatre" pour distraire ses passagers pendant les longues semaines de voyages transatlantiques. »

Le commissaire nous assure que tous les passagers, que ce soit au long cours ou en service régional ne jurent que par lui et son comportement de vrai *gentleman*.

Il est vrai qu'au cours de la traversée nous pourrions faire l'expérience de ces qualités qui ne l'empêchent pas, au contraire de faire régner parmi ses deux équipages, celui de la navigation et celui de l'hôtellerie, une discipline précise mais souple. Ce qui crée une atmosphère confiante et amicale entre les passagers et les marins. Mais au cours de ce dîner, le Commandant est manifestement soucieux. La soupe de légumes aux croûtons de l'entrée, traditionnelle sur la ligne, ayant été servie dans des petites soupières individuelles en porcelaine blanche, le Commandant me demande si j'ai eu l'occasion de rencontrer le Secrétaire d'État Seward.

- Ne soyez pas surpris de ma question. Manifestement, votre épouse parle notre langue avec un accent du Sud-Est des États-Unis, vous-mêmes avez pris des tournures et des pointes d'accent de Caroline du Sud mais vous êtes porteur de passeports diplomatiques français. Vous avez manifestement des connaissances techniques certaines dans votre domaine de géomètre mais on sent bien que vos connaissances dépassent ce strict cadre. Comme la France n'a pas d'ambassade en Confédération des États d'Amérique, j'en conclus que vous êtes en relations avec votre Ambassadeur à Washington. Donc que vous avez sans

doute au moins un rôle de bons offices entre Richmond et Washington. Ou alors je ne comprends plus rien à la guerre moderne.

- Commandant, je ne vais rien vous cacher dans ce domaine. Grâce à mon épouse et aux relations de sa famille, j'ai noué des contacts qui sortent du simple cadre des bons offices que nous tenons entre la Confédération des États d'Amérique et l'Union au sujet des blessés de guerre. Ces contacts privés, nous les avons eus avec la famille Davis et la famille Lincoln. Nous avons, bien sûr, eu des entretiens forts utiles avec le Secrétaire d'État Seward et son homologue confédéré, le Secrétaire d'État Hunter sans la coopération desquels nous n'aurions rien pu faire pour les blessés ; des deux camps, je le précise. Je crois donc assez bien connaître ces personnalités. Quant aux Davis et aux Lincoln, j'ai eu de très bon rapports avec eux, mais mon épouse les connaît depuis plus longtemps que moi. Ce qui m'a surpris, en tout cas, c'est que les deux personnages se connaissent et se respectent, voire s'estiment.

- On dit à Londres que Seward aurait comme intention plus ou moins affichée de se lancer dans une guerre contre la Couronne Britannique qu'il accuserait de soutenir les Confédérés.

- Il est difficile de savoir exactement ce qu'un homme de son caractère a en tête, mais en tous cas, pour autant que je puisse en juger, il sait bien que Washington n'a pas les moyens militaires de conduire une guerre sur deux fronts. D'autant plus que depuis six mois, les généraux Toutant de Beauregard et Robert E. Lee volent de succès en succès, même s'ils ne les exploitent pas.

- Pensez-vous que les autorités fédérales puissent être à l'origine de l'acte de piraterie dont nous avons été victimes ?

- Honnêtement, j'en serais fort surpris. Je ne connais pas ce Wilkes donc je ne puis vous dire s'il est homme à commettre un tel acte de sa propre initiative, mais depuis six mois que je suis de très près cette véritable guerre, je puis témoigner de ce que nombre des défaites yankees sont dues à des initiatives intempestives de chefs incompétents qui se sont laissés entraîner par une haine aveugle. Alors pourquoi pas dans le cas présent ?

- D'autant que ce Wilkes est tout de même un personnage assez discutable. Il a un caractère exécrable et assez instable. Au début des années quarante, il a commandé une flotte chargée d'une mission d'exploration dans le Pacifique Sud et l'Antarctique. Il a été si imbu pendant les trois ans de la mission qu'au retour en Amérique les officiers de son équipage ont introduit une action en justice qui l'a conduit devant le tribunal maritime siégeant en cour martiale. Le chef d'accusation principal était l'abus de sanctions envers ses hommes d'équipage. Wilkes a été condamné à une sanction disciplinaire mais il a continué sa carrière dans l'US Navy. Rien n'interdit donc de penser qu'il ait pu agir de sa propre initiative. Tout ce que je souhaite, c'est que l'ambassade de Grande Bretagne à Washington soit rapidement informée de la situation pour tenter de tirer les deux passagers de la Trent des griffes de ce fou dangereux. »

Je reste silencieux, mais je me souviens qu'à Saint-Cyr, on nous avait exposé les causes de la guerre de 1812 - 1815 entre les États-Unis et l'Angleterre.

En fait, aborder un navire étranger pour y arrêter des passagers ou membres d'équipages était une pratique à laquelle la marine britannique avait recours au début du XIX^{ème} siècle : les vaisseaux anglais arraisonnaient régulièrement les navires américains pour y chercher des déserteurs ou des citoyens britanniques. À force de protester, le gouvernement états-unien avait fini par déclarer la guerre au Royaume-Uni pour cette raison, en 1812 – un conflit qui allait durer trois ans.

J'espère que compte tenu de la personnalité de Wilkes que je viens de découvrir grâce à ce que nous a dit Moir, personnalité apparemment controversée à Washington, des doutes quant à la légalité de son action ne tarderont pas à se faire jour et qu'alors une part

grandissante de l'opinion, pour cette raison, commencera à envisager la nécessité de rendre leur liberté aux Slidell et aux Mason. Et avec des excuses, en plus.

Je dis au Commandant Moir ma confiance en la sagesse des autorités fédérales en regrettant toutefois que l'Angleterre et les États-Unis ne soient pas encore reliés par le télégraphe à l'instar de ce qui se fait depuis plusieurs décennies entre la France et l'Angleterre. J'explique à l'officier de marine britannique que je ne vois ni Lincoln, ni Seward donner à Wilkes une lettre de course et que je ne serais pas surpris que le marin étatsunien se voie désavoué voire puni.

J'espère simplement ne me tromper sur la sagesse de Lincoln et Seward.

Lorsque nous retournons à notre cabine, Hélène se moque de moi gentiment.

- Mon cher mari, vous vous êtes montré un remarquable avocat de deux causes qui s'affrontent. Soutenir à la fois Abe Lincoln et « Unca » Jeff, chapeau ! Et si l'avenir vous donne raison quant à la libération des Slidell et des Mason, alors je suis sûr que cet Écossais, Moir, qui vaut bien mieux que votre Pinkerton, vous fera une réclame digne de celle des meilleurs représentants américains de l'industrie des cosmétiques.

- Vous savez très bien que Pinkerton ne remporte pas mes suffrages. Pas plus que ceux de notre ami Kirkpatrick.

- Je vous chine, mon époux. Maintenant que nous sommes à nouveau dans notre petit nid, si tu t'employais à me consoler de mes émotions de la journée ? »

Qui résisterait à une si charmante invite ?

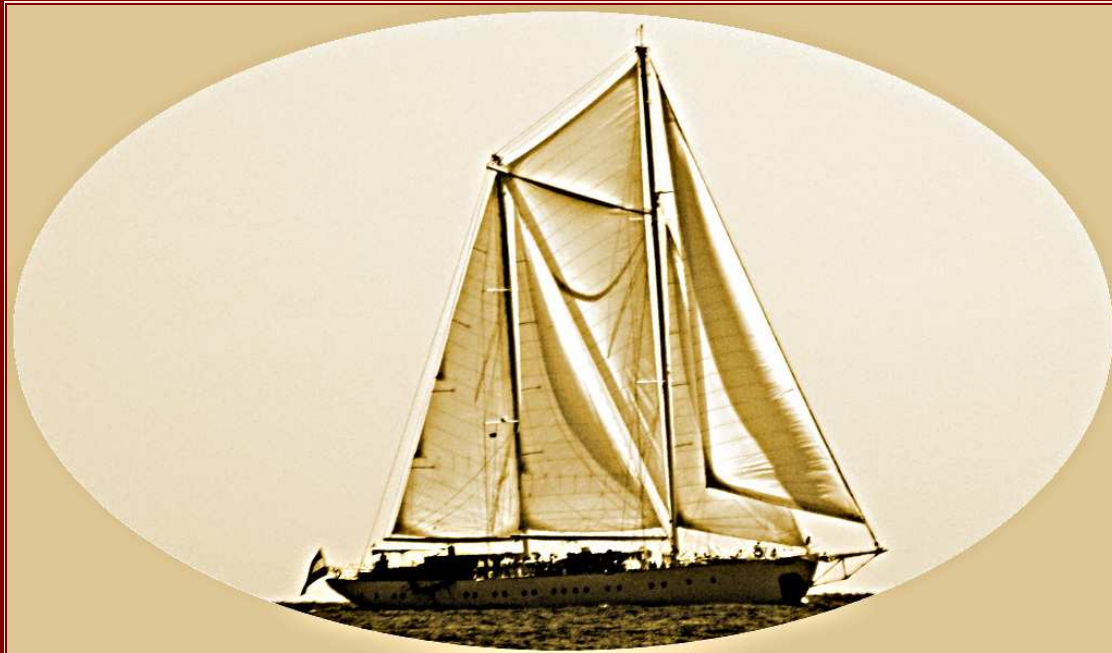
Le lendemain, à dix heures, après avoir flâné avec Hélène sur le pont supérieur, je me rends au salon pour m'enquérir des données d'estime de route. Discrètement, j'ai relevé trois hauteurs de soleil et j'ai relevé à la boussole topographique l'azimut du soleil au moment où il a pointé au-dessus de l'horizon, ce qui m'a donné une indication de notre latitude à ce moment-là. Comme ma boussole me donne l'azimut magnétique de notre route, j'aurais une bonne estime de la latitude à midi. Ayant pris les éléments d'estime à dix heures, j'ai eu le point estimé à ce moment-là. Mais nous sommes allés prendre trois hauteurs de soleil au moment de midi avec mon alidade à bulle. Les deux premières croissantes, la dernière décroissante. Avec mon chronomètre réglé sur l'heure de Greenwich, j'ai pu calculer l'heure de passage au zénith et donc évaluer le décalage de longitude.

Nous avons déjeuné rapidement puis nous sommes allés exploiter nos résultats. À une heure et demie nous avons déposé nos résultats dans une enveloppe auprès du chef barman. Nous étions quatre, en fait, à nous être alignés. Pour ce premier coup de pronostics, la mise était de l'équivalent d'une livre sterling, à déposer en monnaie d'argent ou d'or. J'avais la livre sterling en argent parce que j'avais changé quelques louis à l'embarquement. Les résultats de ce premier concours seront donnés en fin d'après-midi, au bar, par le Commandant en personne. Il nous reste quelques heures à passer au cours desquelles nous décidons d'observer la mer.

Mon point nous place à une cinquantaine de milles de Saint Thomas. Nous risquons donc de voir quelques îles et des oiseaux de mer. Effectivement, notre navire est survolé par des oiseaux qui sont de grands voiliers. Des albatros blancs pêchent dans le sillage de notre navire. De loin en loin des dauphins ou des marsouins sautent au-dessus des vagues, faisant des carnages dans des bancs de poissons. Des thons poursuivis par ces redoutables carnassiers que sont les delphinidés tentent de se sauver en bondissant au-dessus des flots. Malheureusement, les quelques plaques photographiques qui me restent sont enfermées dans une boîte étanche et rangées dans ma malle-cabine. Nous avons aussi la joie d'observer des poissons volants mais notre paquebot est trop haut de bord pour en recevoir sur le pont. L'équipage de l'Ortac en ramasse souvent sur le pont après que ces poissons se sont pris dans les voiles, soulevés par une risée.

Et malgré notre envie de revoir ce spectacle, aucune baleine n'apparaît auprès de nous. Mais en parlant de l'Ortac...

Nous observons depuis un certain temps une goélette qui vient du Nord. Elle porte une voilure qui rappelle celles des goélettes bermudiennes avec toutefois un gréement plus complet. Plus le bateau s'approche, mieux nous le distinguons. Cette goélette porte des voiles triangulaires tout à fait idéales pour remonter au plus près bien qu'il nous semble que sa grand-voile soit une voile à corne. Et puis finalement, nous voyons que son mât d'artimon porte une voile lattée et aussi une trinquette bômée ; lattée elle aussi. Son grand mât porte apparemment une voile de flèche et une sorte de foc inversé qui remplissent l'espace laissé libre par la trinquette bômée. Ses focs sont une trinquette classique et un foc d'étai qui part de la pointe du bout-dehors pour remonter jusqu'à la tête de mât.



Il s'agit... de l'Ortac. Mais nous ne l'avons jamais vu gréé ainsi.

Lorsque le bateau est assez près, nous reconnaissons tout à fait ses superstructures : il s'agit... de l'Ortac. Mais nous ne l'avons jamais vu gréé ainsi. Et surtout, il arbore un pavillon qui n'a rien de français. À quoi donc les Lignières s'amuse-t-ils ? Pourquoi ont-ils ainsi transformé l'apparence de leur goélette la plus moderne. Il y a trois jours, elle avait encore ses voiles à corne... Dans mes jumelles, je reconnais certains membres de l'équipage. C'est sûr, cette goélette est bien l'Ortac. Hélène et moi partageons la même incompréhension mais nous sommes bien incapables de trouver l'explication à la présence de cette goélette qui nous a conduits il y a quelques jours à La Havane et que nous trouvons ainsi transformée à proximité du lieu où est intervenu le sinistre Wilkes. Gageons qu'il serait bien possible que l'avenir nous apporte une réponse mais pour le moment nous faisons route vers l'Angleterre et ensuite la France.

Bien que fort troublés par les événements récents de l'enlèvement criminel de deux familles de diplomates, nous ne sommes pas inquiets sur leur sort à venir. Aussi décidons-nous d'un commun accord Hélène et moi d'oublier nos soucis pour nous concentrer sur quelques semaines d'un voyage que nous voulons être aussi agréable qu'une croisière quitte à reprendre le collier une fois arrivés en France.

Il y a peu de choses à faire sur un paquebot, si ce n'est se laisser porter par l'indolence. Or nous ne voulons perdre ni notre dynamisme ni notre bonne forme physique.

- Je ne voudrais pas me retrouver aussi grasse et molle que Tante Priscilla lorsque j'aurais l'âge qu'elle a aujourd'hui. Elle a passé sa vie à se gaver de bourbon et de pâtisseries, à ripailler, à aller d'une chaise longue à une berceuse et sa seule activité physique a été d'ouvrir les jambes. Maintenant, elle est difforme et Oncle Phillip est obligé de se rabattre sur ses tisanières parce que Tante Priscilla ne veut même plus « l'accueillir ».

- Il ne faudrait effectivement pas que tu en arrivasses à ce stade », réponds-je en souriant. Mais nous pouvons faire de l'exercice en marchant sur un pont-promenade, le couvert s'il pleut et le supérieur s'il fait sec. Sur le pont supérieur, il y a même un plateau de deck-tennis qui nous permettrait de nous agiter un peu.

- Mais nous n'avons pas de costumes idoine, mon mari. Tu ne voudrais pas que je m'exhibasse en dessous de dentelles.

- Nous allons trouver ce qu'il faut. Je suis persuadé que la coiffeuse doit savoir où trouver un tailleur à bord. Seulement, il me reste un souci d'inquiétude.

- Puis-je savoir ?

- Ma chère épouse, lorsque je mesure le temps passé depuis notre dernière étreinte, je me demande s'il ne va pas falloir que je cherche aussi une tisanière...

- Je crois savoir où il en est une qui vous attend. »

Intrigué qu'Hélène adopte le vouvoiement que nous n'utilisons en français que lorsque nous sommes en public, je me retourne et aperçois le commissaire venant vers nous.

- Je ne comptais pas vous trouver en plein air, Monsieur le Baron. Mes hommages, Madame. C'est fort heureux, cela m'évitera de vous déranger. Je vous rappelle que la proclamation des résultats du premier concours de pronostics aura lieu dans un peu moins d'une heure. Et il serait fâcheux que vous fussiez absent. Je ne devrais pas vous le dire mais Monsieur le Baron, vous êtes le premier gagnant.

- Je vous remercie, Commissaire. Nous allons de toute façon descendre pour endosser des tenues plus adaptées aux salons. À tout à l'heure. »

Dans les coursives, nous croisons davantage de monde maintenant. Nous marchons l'un à côté de l'autre au milieu de la coursive centrale. Lorsque je referme à clé la porte de notre appartement j'entends derrière moi un bruit de tissu froissé.

- Si vous êtes un gentleman, Monsieur le Baron, ne vous retournez pas. » Je m'immobilise donc, en écoutant les bruits de frou-frous qui continuent. Puis une voix lascive m'annonce : « Votwe tisanèwe est pwète, Missié Baron-la. »

En me retournant, je découvre Hélène « dans sa natureté » qui prend des poses plus que suggestives.

Nous manquons un peu de temps, mais nous l'utilisons bien agréablement. Et cet intermède ludique nous fait définitivement changer l'ambiance que nous donnons à notre voyage qui devient vraiment une croisière. Lorsque nous entrons au salon, une dizaine de minutes avant le Commandant, Hélène a encore aux joues le rose qui lui est monté pendant nos ébats. Je suis, je l'espère le seul à m'en rendre compte. Toutefois, le ménage qui a remplacé les Slidell à notre table de la salle à manger est présent. Le Monsieur, un Anglais assez gros qui a au moins dix ans de plus que sa femme, est déjà devant son gin-fizz. La femme qui est tout heureuse de nous retrouver – elle est un peu plus âgée que nous mais reste encore assez jeune pour aimer danser – remarque : « Oh ma chère Hélène, mais vous avez une mine ravissante !

- Nous avons passé une partie de l'après-midi au plein air sur le pont à observer la mer, c'est vivifiant. »

Hélène a répondu en souriant, mais je sens chez elle comme une réticence. Le Commissaire interrompt les conversations et bavardages en annonçant l'arrivée du Commandant. Le silence se fait et, par courtoisie, je me lève au moment où le Pacha apparaît.

L'officier s'approche du pupitre de l'estrade qui sert en fait de lutrin où le chef de l'orchestre de musique de chambre pose ses partitions lors du concert de l'apéritif. De ce poste dominant, James Moir prie les rares messieurs qui se sont levés de bien vouloir se rasseoir. Il remercie les participants de leur contribution aux œuvres de mer, puisque les bénéfices de ce concours sont destinés à cette association qui soutient les veuves et orphelins de la mer.

La participation s'est très étoffée depuis que j'ai remis mon enveloppe scellée au barman. Plus de trente participants ont soumis leurs prévisions. Avec l'art de tenir les spectateurs en haleine, le Commandant nous communique la place de chacun en commençant par le dernier, c'est-à-dire le joueur qui s'est trouvé le plus éloigné du résultat officiel. Et avec surprise, nous découvrons Hélène et moi que plusieurs dames ont participé à ce concours. Au fur et à mesure que le commandant égrène les noms des joueurs et l'écart en milles nautiques qui sépare le résultat de chacun de la position relevée calculée par le Lieutenant McClastrough, cet écart se réduit. Mon nom n'est toujours pas sorti. Avec ma présomption de jeune homme – et ma certitude de la justesse de mes propres calculs – j'ai le solide espoir de voir mon nom cité en dernier et donc, comme nous l'a laissé entendre le Commissaire de gagner le premier concours de pronostics du voyage. Hélène est de plus en plus impatiente.

- Madame Margaret Brightling », annonce le Commandant, « avec un écart de neuf douzièmes de mille nautique. Madame, je suis persuadé que si vous aviez disposé de matériel de navigation vous auriez obtenu un résultat meilleur que celui du jeune McClastrough. »

Rires des spectateurs. Mme Brightling sourit et moi je note que le Commandant a évoqué son lieutenant avec une formule qui appartient aux traditions des marines militaires. Même en France, un officier de marine parlera à une tierce personne de l'un de ses subordonnés en le qualifiant de « jeune » et sans préciser son grade, même si ledit subordonné, passé par le rang, est plus âgé que lui en nombre d'années de vie. Cette réflexion occupe mon esprit au moment où le Commandant Moir cite enfin mon nom.

- Et pour finir, le gagnant de ce premier concours de pronostics est l'un de nos amis français, le Baron Pierre-Hubert de Berdeilhe qui a donné notre position avec un tiers de mille d'écart par rapport à la position de référence, celle que nous avons adoptée à la passerelle. C'est donc lui qui remporte la cagnotte de cette première mise. Monsieur le Baron, si vous voulez bien approcher. »

Je me lève et tends la main à Hélène. En véritable suffragette américaine, ma chère épouse prend ma main et nous nous approchons de l'estrade. Le Commandant Moir, un peu surpris, a un large sourire. « Je ne doublerai pas la cagnotte, Monsieur le Baron, quelque charmante que puisse être madame votre épouse.

- Il n'en aurait jamais été question, Commandant. Mais je tiens à préciser que ce résultat est également le sien car nous avons travaillé le sujet tous les deux ensemble. »

Le Commandant s'incline et Hélène précise : « Pour que tout le monde en soit bien persuadé, je crois que mon époux vous remettra ce premier gain pour remise supplémentaire à l'association des œuvres de mer. N'est-ce pas, Pierre-Hubert ?

- Ma chère, vous avez devancé mes paroles.

- Et j'ajoute que pour faire oublier l'inconduite de ce monsieur Wilkes, le pirate qui a osé aborder un vaisseau de Sa Majesté, en tant que citoyenne de la Confédération des États d'Amérique, donc Américaine du Nord, j'offre le champagne à toute l'assistance. Mais si d'aucuns préfèrent le Porto ou le Cherry je n'y vois aucun inconvénient. »

L'assistance hésite un peu, tentant de démêler une avance politique, mais le Commandant apporte un commentaire rassurant.

- Au nom de la Marine de Sa Majesté, au nom de la Compagnie et en mon nom propre, je remercie Madame la Baronne de Berdeilhe de ce geste d'amitié qui consiste à panser un affront dont elle n'est pas responsable, dont ses amis ne sont pas responsables, et dont je suis certain qu'il devrait se trouver réparé dans un proche avenir par le gouvernement de M. Lincoln. »

Comme il n'est pas d'usage de parler après le Commandant, Hélène se contente d'un signe de tête approbateur. Et les serveurs se déploient entre les tables. Le Commandant me remet l'enveloppe du prix et je la remets au Commissaire pour ajout à la caisse du jour des œuvres de mer. Nous commandons, essentiellement du champagne, et pendant que le personnel prépare les plateaux, nous revenons sur la piste de danse où circuleront les serveurs et leurs plateaux.

Madame Brightling et les autres concurrentes se sont approchées d'Hélène et moi. Elles ont tenté de savoir en quoi ma chère femme avait pu m'aider. Sans entrer dans le détail précis de nos opérations, elle se contente d'expliquer que je suis géomètre et qu'elle m'aide dans mes travaux. Elle dessine les plans et les cartes, sur le terrain elle m'aide pour prendre les mesures et mettant en œuvre les appareils, théodolite, niveau ou stadia, en m'aidant à mesurer les portées de chaînes.

Il me faut manger mes joues de l'intérieur pour ne pas éclater de rire. Jamais Hélène ne m'a aidé sur le terrain. Elle m'a vu dessiner ou calculer à la table de logarithmes ou à la règle à calcul. Elle sait ce qu'est un décamètre ou une chaîne d'arpenteur, mais je ne pensais pas qu'elle eût une telle connaissance de mon métier que je n'ai finalement que peu exercé en Caroline du Sud. Toujours est-il qu'en noyant ainsi le poisson, elle n'a pas trahi les avantages que nous a donnés notre conversation d'hier soir avec le Commandant et ses officiers. Mais ce qui m'intrigue, c'est que Mme Brightling ait pu estimer le point réel avec une telle précision sans les moyens techniques dont je dispose. Et je ne vois pas de M. Brightling.

Toutefois, cet apéritif nous permet de rencontrer d'autres personnages plus qu'intéressants. Une fois les dames un peu éloignées, des messieurs s'approchent de nous. Intrigués d'avoir entendu s'exprimer Hélène avec son accent de Caroline du Sud alors qu'elle a été présentée comme française par association avec ma propre nationalité, plusieurs voyageurs anglais ont tenu à aborder avec nous la question de la sécession. En réalité, c'est le fait qu'Hélène se soit présentée comme une Nord-américaine qui les a surpris. Elle répond à l'un de ses interlocuteurs : « Vous avez pu constater comment s'est comporté ce Wilkes ! C'est le style même de comportement de certains parvenus yankees. Ne nous y trompons pas. Il existe parmi les unionistes des gens éduqués avec lesquels le dialogue et les négociations sont possibles. Mais ce qui fait l'efficacité économique des yankees, ce sont ces ruffians sans moralité qui n'ont pas de traditions mais des procédures, qui n'ont pas d'éducation mais la loi de la force, qui n'ont pas de culture mais des savoir-faire.

Mon époux pourrait témoigner de la façon agréable dont Abe Lincoln et son épouse nous ont reçus en privé à la Maison Blanche de Washington, mais aussi que nous avons été aussi bien reçus à Richmond chez les Davis. Mes parents connaissent les familles de deux présidents. Mon père a eu des relations d'affaires d'abord puis d'amitié avec les deux messieurs avant qu'ils ne devinssent présidents. Et les deux Présidents se connaissent depuis longtemps. Ils appartiennent au même monde de la haute société nord-américaine.

- Mais alors, Madame, pourquoi cette guerre ?

- Parce que les peuples n'ont pas vraiment la parole et que les affairistes s'emparent de la politique dès qu'un pays commence à être riche.

- Oui, mais l'esclavage...

- Cela n'est pas ce qui nous a lancés dans la Sécession...

- Seriez-vous sécessionnistes, votre époux et vous ?

- Moi, en tout cas je le suis. Mais pas pour défendre l'esclavage. Mon époux est français des Antilles Françaises et ses cousins ont affranchis leurs esclaves. Cela ne les a pas ruinés. Mon père a affranchi les siens qui sont restés, pour la plupart, comme ouvriers libres sur notre plantation. Ses affaires sont plus mises à mal par la guerre que par l'affranchissement de nos ouvriers. Non, ce que nous ne pouvons pas admettre c'est que Washington ait prétendu se substituer aux États en confisquant leur indépendance. Washington a voulu imposer des choix d'organisation politique à nos États souverains et pour ce faire a osé lever une armée pour faire la guerre à des États membres des États-Unis d'Amérique. C'est cela qui a causé la Sécession. Par exemple, Washington prétendait que les installations militaires de Charleston étaient propriété des États-Unis alors qu'elles étaient et sont encore sur le sol de la Caroline du Sud. Qui construit chez autrui construit pour autrui. Donc nous avons repris ce qui était à nous. C'est de là que tout est parti.

- Ne me dites pas qu'il n'y a que des abolitionnistes dans le Sud.

- Et vous croyez qu'il n'y pas d'esclavagistes au Nord ? De toute façon, l'esclavage était un système en cours de disparition chez nous avant le déclenchement de la guerre. Cette guerre va nous faire perdre énormément de temps sur ce sujet épineux et je ne voudrais pas que nos nègres, une fois affranchis, connussent le lamentable sort des nègres qui vivent à New York ou Chicago. Je ne parle que de ce que je connais. Quand on voit comment vivent nos affranchis soit sur nos terres soit, pour ceux qui ont décidé de partir s'installer comme artisans, en ville, je comprends que leurs cousins qui ont fui il y a quelques années vers les États du nord essaient maintenant de revenir dans le sud. La vie des nègres n'est pas simple en Amérique du nord, et je le regrette. Comme je déplore les difficultés que rencontrent les Irlandais. Nous avons, mon mari et moi, des amis Irlandais à Washington, à New York et d'autres à Charleston. Eh bien leur sort n'est pas beaucoup plus enviable que celui des nègres. Et cette guerre ne va rien arranger. »

Le bonhomme se tait, un peu décontenancé. Mais il voudrait avoir le dernier mot.

- Les Irlandais, c'est autre chose. Ce ne sont pas des gens comme il faut, surtout ceux qui ont émigré...

- Monsieur, je vous dis que j'en connais. Ils sont devenus des Américains, et de bons Américains, eh bien l'Amérique du Nord n'est pas encore cette terre d'espoir et d'opportunités dont ils rêvaient en fuyant les persécutions en Irlande.

- Quelles persécutions ?

- Celles dont ils parlent, Monsieur. Et que je n'ai pas davantage constatées que vous n'avez constaté celles dont seraient, selon vos dires, victimes les nègres de nos plantations. »

Je suis sur le point de calmer le jeu quand le bonhomme préfère rompre le combat qui monte. Un sage.

La vivacité de l'échange a quelque peu surpris ces Anglais au flegme policé. Qui n'empêche pas les coups de Jarnac en douce de toute société policée et hypocrite. Une sorte de no-man's land s'est dessiné autour de nous et un homme assez jeune s'approche. De haute stature, élégant sans ostentation, il a le teint un peu rouge des Anglais qui souffrent des ardeurs du soleil.

- Monsieur de Berdeilhe, commence-t-il, me permettez-vous de me présenter.

- Mais je vous en prie, ce serait plutôt à moi de me présenter à vous...

- Ne faisons pas assaut de politesse, vous êtes plus connu que moi dans ce salon en raison de votre remarquable prestation lors de ce premier concours. Permettez-moi donc de me présenter à vous, je suis Franklin Beecham, Esquire, pour vous servir.

- Je suis, Monsieur ravi de vous rencontrer. J'ai noté que vous aussi avez participé au concours de pronostics.

- Avec bien moins de succès que vous, Monsieur.

- Mais je suis sûr que dès que nous aurons une marche plus régulière, vous serez en mesure de montrer vos talents.

- Ce concours n'est pas le sujet qui m'a conduit à me rapprocher de vous. Je suis en fait curieux de rencontrer un aristocrate français établi en Caroline du Sud. Comment pouvez-vous avoir pris cette décision ?

- Ma famille antillaise a des relations d'affaires à Savannah et à Charleston. J'ai donc décidé d'aller voir en Amérique du Nord comment se passent les choses. Un pays neuf est toujours une source de surprises et de découvertes, non ?

- Autre chose, faites-vous partie de ces familles qui ont été anoblies par le premier Napoléon ?

- Certes pas ! » J'éclate franchement de rire et c'est Hélène qui répond à ma place.

- Le nom de mon époux remonte au règne du Roi Louis IX. Au moyen âge. »

Je reprends mon souffle et je précise que je suis effectivement d'une famille assez ancienne. Et je lui retourne la question qu'il m'a posée pour savoir à quand remonte son titre d'Écuyer. Sa noblesse remonte à la renaissance, au XVe siècle, plus précisément, et sa famille est d'origine française. Réfugiés en Angleterre au moment des troubles des guerres de religions, ses ancêtres portaient alors le nom de Beauchamp.

- Savez-vous, Monsieur, que le Commandant Moir a obtenu l'autorisation d'installer un poste de tir aux pigeons d'argile, comme il en a eu sur les paquebots de ligne qu'il a commandés ? J'ai noté que les marins du pont installaient les joues de protection du poste de tir ainsi que le pivot de la catapulte. Cela vous amuserait-il que nous tirions quelques cartouches ? »

Avant de répondre, je me dis qu'heureusement que ce traîneur de sabre de Wilkes n'a pas eu connaissance de la présence de quelques fusils de chasse à bord de notre paquebot-courrier. Et puis j'accepte de tirer quelques cartouches, histoire de ne pas perdre la main. Nous nous donnons rendez-vous demain matin pour les essais de fonctionnement du poste de tir.

Au dîner, nous faisons plus ample connaissance avec le couple qui a remplacé les Slidell à notre table. Pour le moment, ils sont les seuls à nous avoir rejoints et il reste donc deux places de libres. Les Purcell sont assez mal assortis, en apparence. M. Purcell, James de son prénom, est un commerçant d'épices qui a des intérêts aux Indes mais essaie d'étendre ses affaires aux Antilles. Daisy Purcell est un peu plus âgée qu'elle ne le paraît de prime abord. De près, cela se voit. À la différence de son époux, elle est très liante. Parfois un peu trop à mon goût. Purcell, tout en gardant son air apparemment indifférent, m'interroge sur la façon dont j'ai pu estimer la position future du bateau avec autant de précision. Peu soucieux de dévoiler mes batteries, je lui explique simplement que je suis géomètre. Ce dont il avait de toute évidence connaissance.

- Vous pourriez donc gagner le concours tous les jours, n'est-ce pas ? »

C'est Hélène qui répond à ma place.

- À condition que Margaret Brightling n'obtienne pas de la façon dont elle a pu le faire cette fois-ci des informations lui permettant de trouver exactement le résultat de la passerelle. »

Un silence cotonneux tombe sur notre table. Heureux que le savoir-vivre britannique autorise de garder les mains sous la table du repas, le prends discrètement la main d'Hélène pour lui demander la discrétion. Daisy Purcell chasse l'ange en train de s'engluer dans le nuage de suspicion qui stagne au-dessus de notre table.

- Hélène chérie ! Je suis sûre que cette Margaret Brightling n'aura plus le succès qu'elle a connu aujourd'hui. Pour mieux faire que vous deux, il lui faudrait avoir le résultat exact et je doute que la passerelle soit en mesure de le lui donner avant l'heure de dépôt des enveloppes. En outre, je ne pense pas qu'elle ait encore besoin de se faire remarquer

comme... navigatrice. Nous attendons que le chef de rang nous envoie un serveur, mais sans hâte parce que nous commençons à comprendre le fonctionnement de cette salle à manger. Le chef de rang commence par évaluer le nombre de tables incomplètes. Il y en a toujours lorsque la mer commence à bercer le bateau. Ensuite, il sollicite les convives pour compléter les tables dans la mesure où les passagers acceptent exceptionnellement de prendre leur repas à une table autre que celle qui leur a été affectée avant le départ du leur port d'embarquement.

Justement, le maître d'hôtel s'approche de notre table. Il nous demande si nous accepterions à notre table une personne de plus puisque nous avons deux places de libres. Nous nous consultons rapidement mais Hélène prend le risque de demander si nous la connaissons.

- Il me semble. Il s'agit de Madame Brightling qui est arrivée juste derrière vous au concours de pronostic sur le point à midi. »

Nous restons impassibles et M. Purcell accepte en notre nom à tous. Margaret Brightling appareille toutes voiles dehors, au portant et sous foc ballon, louvoyant entre les tables qui font autant de bouées, dès que notre accord lui ayant été signifié, elle franchit la ligne de départ de la traversée qui la conduit à nous.

- C'est si charmant de votre part de bien vouloir de moi comme commensale ! Ah, mon vainqueur ! Savez-vous que je me demande encore comment vous avez pu deviner quelle serait notre position à midi ?

- Ah Madame, je n'ai pas grand mérite à déterminer une position à venir quand la passerelle nous donne à tous les éléments de calcul. D'autant que mon épouse et moi partageons les tâches de calcul et graphique, ce qui nous fait gagner du temps. Vous voyez, nous n'avons rien "deviné" mais simplement calculé. En revanche, nous sommes surpris que vous ayez pu trouver sans moyens apparents de calcul, une position si proche de celle de la passerelle.

- Affaire d'intuition féminine. »

Je presse à nouveau la main d'Hélène, mais reprends sur un autre sujet.

- Madame, nous savons peu de choses sur votre compte. Et vous en savez peu sur nous...

- Vous moquez-vous, M. le Baron de Berdeilhe, et vous Madame de Berdeilhe née en Caroline du Sud, sécessionniste et abolitionniste ? Vous êtes bien faciles à deviner. »

Les Purcell suivent cet échange plutôt vif d'un air surpris. Margaret Brightling n'offre en rien le spectacle de l'attitude traditionnellement feutrée et réservée d'une Lady de l'*Upper Class* londonienne.

- Décidément, vous aimez la divination, Madame ! » C'est Hélène qui a sauté à la gorge de Margaret. « Et ce que vous appelez la divination va-t-elle jusqu'à se compromettre pour obtenir d'un des opérateurs de la passerelle les données de navigation qui permettent de briller au salon de musique ?

- Tout doux, ma chère. Je n'aurais jamais besoin de me compromettre. Je dispose de suffisamment de moyens pour parvenir à mes fins sans devoir aller jusqu'à de telles extrémités. Ce sont les femmes sans ressources qui s'offrent en compromission. À la rigueur, si besoin était, je compromettrais quelqu'un pour le forcer à exécuter mes desseins.

- Pax, Mesdames s'exclame le latinisant Purcell. Je vois revenir vers nous ce bon maître d'hôtel. »

Cette fois-ci, il nous sollicite pour accueillir un esseulé. D'un coup d'œil je reconnais Beecham. Cette fois-ci, je ne demande pas l'avis de mes commensaux et je m'adresse au maître d'hôtel.

- Priez donc Sir Franklin de bien vouloir se joindre à nous, il nous fera grand honneur. »

Purcell sourit derrière le verre de whisky écossais qu'il a demandé pour s'ouvrir l'appétit. Daisy Purcell semble au moins aussi surprise qu'Hélène et Margaret Brightling va pour parler. Mais en toute incorrection, voire muflerie délibérée, je lui coupe la parole.

- Madame, nous vous avons accueillie parmi nous avec plaisir, au moins permettez-nous d'accueillir à son tour mon ami Franklin Beecham, Esq. Lui aussi a participé au concours. »

Franklin Beecham nous remercie de l'accueillir et se présente succinctement, ce que n'avait pas fait Margaret Brightling. À leur tour les Purcell se livrent à cette courte cérémonie, mais Margaret reste muette et Beecham se tourne vers nous en parlant à la table :

- Nous nous connaissons, Madame et Monsieur de Berdeilhe et moi. Mais si Madame voulait bien nous dire quelques mots sur elle, cela nous permettrait sans doute de mieux conduire d'amicaux échanges. »

Il n'y a pas de M. Brightling. Madame Brightling est née Brightling et ne s'est jamais mariée. Elle tient toutefois à ce qu'on l'appelle « Madame » et non « Mademoiselle ». Avec son effronterie assumée, elle se penche et nous dit à mi-voix : « Il y a bien longtemps que je ne suis plus demoiselle. » Elle aurait ajouté un clin d'œil égrillard au seul célibataire de la table que je n'en aurais pas été surpris. Eh bien ma surprise est encore plus grande. Sa confiance faite, elle lance un regard appuyé à... Daisy Purcell qui pique un fard. Hélène cille sans rien dire puis reprend son air impassible. Devant cette situation, je fais la *"poker face"*. Devant les menaces mal contenues, l'ange qui s'apprêtait à passer s'envole à tire d'aile vers une table plus cotonneuse.

- Chère madame, votre liberté est entière mais ne nous faites pas porter votre croix. Mon épouse et moi-même ne jugeons pas du comportement privé de chacun, du moment qu'il reste privé. Ceci dit, Sir Franklin, comment envisagez-vous de passer le temps sur cet agréable paquebot courrier ? »

Et la conversation démarre tandis que le serveur vient prendre notre commande et que le sommelier nous suggère des vins de sa cave pour accompagner nos choix. Purcell est très intéressé par le ball-trap dont il n'avait pas connaissance et il se fait une joie de se joindre à nous. Mais c'est décidément un homme d'affaires et un commerçant. Il demande s'il est de tradition d'intéresser la partie. Beecham ne semble pas surpris ; quant à moi je trouve l'idée amusante.

- Je ne comprends pas le plaisir que vous pouvez prendre à tirer au fusil sans autre but que de casser des « assiettes » d'argile cuite. »

Décidément, cette Margaret est une « pisse-vinaigre ».

- C'est Madame, que cette argile se déliterait au départ du coup si elle n'était pas cuite, » commente Hélène. Margaret sursaute devant la raillerie. Et en plus Hélène parle de se joindre à nous. Les deux messieurs semblent surpris et m'interrogent du regard.

- Je suis sûr que mon épouse sera une partenaire tout à fait à la hauteur, messieurs.

- Eh bien, » fait Beecham, elle est donc la bienvenue.

- Mais c'est une activité d'homme ! Comment une dame peut-elle...

- Très chère Madame, » répond Purcell, « je suis sûr que vous ne réprochez pas toujours les comportements masculins chez certaines dames.

- Mais enfin... »

Ayant affaire à trop forte partie, Margaret Brightling s'intéresse à son assiette. Elle participe à peine à la conversation qui prend de ce fait un tour agréable. Nous nous quittons à la fin du dîner. Les Purcell vont au salon pour y prendre une tisane. Beecham rentre dans sa cabine, Hélène et moi nous rendons au pont promenade extérieur. On sent que nous montons en latitude. Nous ne sommes plus sous les tropiques et l'air est de plus en plus vif, la nuit. Nous marchons sur le pont éclairé par des réverbères à gaz. Nous voyons venir à nous Margaret Brightling emmitouflée dans un manteau de gros drap de laine. Elle nous salue et

s'adresse carrément à nous. Elle est, dit-elle, très inquiète du sort des deux diplomates confédérés qu'elle avait pour mission de contacter. Elle travaille pour le compte du gouvernement britannique mais elle a été dépassée par la vitesse des événements.

- Chère Madame, vous nous tenez là un discours sans doute fort intéressant mais qui ne nous concerne en rien.

- Arrêtons de perdre du temps. Nous savons que Slidell devait se rendre à Paris après avoir débarqué à Southampton. Il avait ses billets de train pour se rendre de Londres à Paris par la Flèche d'Or qui charge ses voitures de chemin de fer sur un train ferry qui accoste à Calais. Les Mason, eux, ont leurs billets prêts à Southampton pour se rendre à Londres. Je devais les accompagner entre Southampton et Londres, pour prendre connaissance des missions de l'un et de l'autre. Vous êtes français et comme par hasard les Slidell auraient dû être vos commensaux pendant la traversée. Ne me dites pas qu'alors que vous voyagez avec des passeports diplomatiques français établis à Washington vous êtes sans relations avec ces deux diplomates. Madame nous a sorti son couplet « Dixies contre Yankees » et vous pensez que je vais vous considérer comme des passagers ordinaires ? Il ne faut pas me prendre pour une niaise.

- Madame, je suis un fonctionnaire impérial qui rentre en France après plusieurs années de travail hors de son pays. Le fait que je sois porteur d'un passeport diplomatique est la seule solution pour éviter que je puisse être pris pour un volontaire ou un mercenaire de l'une ou l'autre faction belligérante pendant mon travail de géomètre en Amérique du Nord. Vous m'apprenez sur les Mason et le Slidell des choses que nous ignorions. Comme je suis conscient que ce faisant vous avez dévoilé des aspects non publics de votre travail, nous nous engageons mon épouse et moi à ne rien révéler de ce que vous nous avez dit. Mais sachez que si nous avons eu une action de bons offices entre les deux partis en guerre civile, cela n'a été que pour tenter d'aider à soulager les maux de pauvres blessés de guerre. Mais dorénavant, Madame, ne nous importunez plus avec vos soucis. Nous avons les nôtres, parce que ma belle-famille est de Caroline du Sud et y vit et que les perspectives ne sont pas rassurantes pour nous dans le cas où les unionistes parviendraient à leurs fins. »

Je perçois comme une hésitation dans le regard de Margaret Brightling. Et puis elle s'excuse et prend congé de nous.

Nous rentrons en silence à l'appartement Louisiane. Nous discutons de cette soirée bizarre et surtout de Margaret Brightling. Nous avons du mal à comprendre si elle est un simple agent occasionnel de la Couronne ou carrément un fonctionnaire de l'Intelligence Service. Si c'est l'hypothèse seconde, soit elle est bien malhabile, soit elle a fait preuve d'une grande finesse dans une partie de billard à trois bandes. Ce qui est certain, c'est qu'elle est une personnalité tout à fait à part. Ce qu'elle nous a dit sur sa vie ne peut être vérifié dans l'état actuel des choses. A-t-elle vraiment le penchant saphique que nous croyons avoir décelé chez elle, ou bien est-ce une attitude construite ? En tout cas, cette supposée tendance la met à l'index pour la majorité des gens qui sont à bord. Et si d'aventure elle trouvait chaussure à son pied, si je puis m'exprimer ainsi, elle serait forcée de dissimuler sa « bonne fortune » sous peine de se voir inculper. Mais si elle a forgé une telle tendance pour s'en servir de repoussoir et terminer le voyage dans un « splendide isolement », elle va sans doute y parvenir mais restera une pestiférée pour le reste du voyage. On me trouvera sans doute trop « Saint-Bernard » mais je trouverais injuste de la voir mise en quarantaine simplement parce qu'elle joue un rôle. Je m'ouvre à Hélène de mes conclusions.

- Mais, Pierrehube, si elle a fait ce choix, tant pis pour elle. Trouves-tu normal ses choix de vie comme se faire appeler « Madame » alors qu'elle n'est pas mariée tout en expliquant qu'elle n'est plus demoiselle ce dont tout le monde se moque ? À quoi tout cela ressemble-t-il ? Et j'ai bien perçu que toi aussi tu te demandes si par hasard elle ne préfère pas les femmes aux hommes.

- Même Purcell a exprimé son opinion sur le sujet. Mais c'est naturel, puisqu'il est le mari et que si sa femme fautait avec une autre femme, la réputation du couple serait ruinée.

- Mais pourquoi, celle du couple ? Un homme n'est pas coupable de voir sa femme le tromper, fût-ce avec une autre femme.

- Ma chère Hélène, imagine déjà ce que cela produirait en Caroline du Sud. Eh bien dans la vieille Europe ce serait l'apocalypse. Il faut la tirer de ce mauvais pas.

- Mais enfin en quoi le rôle d'une telle perverse te soucie-t-il ?

- D'abord je ne suis pas sûr qu'elle soit coupable de ce saphisme, et ensuite il convient de montrer à un agent britannique si elle en est bien un, que les représentants de la Caroline du Sud au moins sont gens ouverts et non les monstres que présente la propagande des yankees. Si elle est agent britannique, elle ne manquera pas de le mentionner sans ses rapports, si elle n'est qu'un agent occasionnel ou une simple mythomane, elle en témoignera en tout cas. Et vu son tempérament, elle sera sans aucun doute un utile témoin à décharge en faveur de la Confédération des États d'Amérique.

- Tu devrais jouer aux échecs, mon mari. Souhaiterais-tu donc rester en contact avec la blonde Margaret ? Et moi, que devrai-je faire si elle me fait des avances ?

- Tu feras comme moi. Les repousser gentiment en expliquant que tu es mariée et fidèle. Et comme je lui dirai la même chose si elle me fait des avances, alors nous serons à ses yeux des gens de confiance au moins l'un envers l'autre. Peut-être que le contact avec un couple uni lui fera-t-il voir le mariage sous un autre jour. Je suis persuadée qu'elle a été mariée mais que cela s'est mal passé.

- Tu romances, mon ami tu romances ».

Je me rends à la petite armoire glacière où je prends la carafe de limonade et le siphon d'eau gazeuse. Je note avec satisfaction que le personnel de chambre a rechargé le compartiment à glace. Le bateau produit sa propre glace grâce à une machine Tellier installée il y a moins d'un an, nous a-t-on expliqué au bar. La machine est assez puissante pour congeler l'eau de mer. Les blocs de glace salée servent dans les petites glacières des appartements ou dans l'armoire froide du bar ou de la cuisine alors que l'eau douce glacée, moins froide et surtout potable sert de glaçons pour les boissons comme les Julep ou autres long drinks.

Nous savourons cette limonade obtenue en versant de l'eau de siphon dans le sirop de limes préparé par la cuisine. Comme nous n'aimons pas trop sucré, un peu de sirop s'accommode de la grande rallonge d'eau gazeuse. Demain sera un autre jour avec un peu de tir qui va nous distraire. Nous participerons à nouveau au concours de pronostics sur le point à midi. Mais nous irons plus vite maintenant que nous sommes rôlés.

*

* *

Nous gagnons quatre autres paris sur la position du bateau au cours du voyage. La séance de tir au ball-trap a vu le triomphe d'Hélène. Elle n'a manqué aucun plateau. Elle tirait avec un splendide Purdey en calibre douze après avoir décliné le prêt d'un calibre seize lui aussi de bonne facture. Les autres armes venaient d'autres armuriers britanniques renommés. J'aurais bien voulu mettre en évidence des productions françaises aussi ai-je demandé s'il y en avait de disponible. Il n'y avait qu'un fusil mais qui ne pouvait que me faire plaisir. Un Verney-Carron en calibre douze qui avait déjà vécu. On ne me l'avait pas proposé parce qu'il n'était pas neuf, tant s'en faut. Assez léger, plus destiné vraiment à la chasse qu'au tir au plateau, il venait bien à mon épaule et semblait fait pour moi.

La partie étant intéressée avec une « picorée » pour les œuvres de mer, nous avons fixé la cave à cinq Livres Sterling. La première cave alimentait un pot pour le concours de tir à raison d'un plateau pour deux coups à raison de trois passes d'un plateau.

La deuxième cave portait sur un tir de deux plateaux par passe en trois passes de deux cartouches.

Cela portait à douze le nombre de cartouches tirées pour le concours. Les deux caves se montaient à un total minimum de dix livres auxquelles il fallait ajouter la location des fusils et le prix des cartouches. D'un commun accord, nous avons décidé de constituer un pot de départ auquel s'ajouterait le montant des caves. Nous avons donc misé en une sorte de pari mutuel à un contre un, montant à vingt livres par personne. Beecham aurait souhaité un pari ouvert mais, plus prudent, Purcell m'a soutenu dans la perspective d'un montant fixe et égal pour tous. Quatre-vingts livres constituaient un montant honorable pour une activité de loisir.

La nouvelle de notre concours de tir s'étant répandue, un groupe de spectateurs s'est assemblé derrière la lisse de cordage installée par l'équipage de pont. Et comme toujours en ambiance britannique, un bureau de bookmaker s'était installé, armé par le personnel du bar des premières classes. Tandis que nous préparions nos armes, que le munitionnaire installait son baquet d'eau pour rincer les canons entre les tirs, Hélène s'est approchée du bookmaker et a misé sur sa propre victoire. Elle a fait cela dans mon dos tandis que j'examinais mon fusil. Ensuite je suis passé aux cartouches ; à broche. Elles avaient l'air bien serties et bien étanches. Mais les cartouches, en ce genre d'occasion, sont le facteur le plus hasardeux du concours.

Honneur aux dames. Pour les trois passes d'un plateau, Hélène consomma trois cartouches. Pas un manqué. Les spectateurs et participants se dirent que peut-être, ils auraient dû miser sur elle. Mais les jeux étaient faits. Les trois hommes, nous fîmes jeu égal avec elle. Reprise d'espoir chez les parieurs.

Pour le tir à deux plateaux par passe, Hélène fit encore un sans-faute. Renouveau de tension chez les parieurs. Purcell, quelque petit et ventripotent qu'il fût, manqua un seul plateau. Beecham en manqua deux. Je venais en dernier et en manquai un seul. Nous étions ex-aequo Purcell et moi, et il fallait nous départager.

Deux cartouches, deux plateaux par passe de tir. Mais cette fois, le lanceur fut orienté plus verticalement. Il allait falloir dépointer l'arme beaucoup plus vers le haut. Je laissai la priorité à Purcell, mon aîné. Il prit la position de sécurité, fit quelques essais de pointage vers le ciel et annonça « prêt ».

- Quand vous voudrez, » fit l'arbitre en vérifiant que le fusil était bien pointé en dessous de l'horizontale.

- Pull !

Un plateau, deux cartouches. Plateau détruit. Nouveau tir, plateau détruit. Impossible pour moi de faire mieux. Au moins fallait-il que je l'égalasse. J'y réussis en ne tirant que deux cartouches. Je n'avais pas pensé à ce dénouement mais l'arbitre rappela que dans le cas d'égalité du nombre de plateaux touchés lors des passes de départage, la différence se fait au nombre de cartouches tirées. Je fus donc déclaré second du concours derrière Hélène, devant Purcell et avec Beecham bon dernier.

Hélène avait parié sur sa propre victoire à dix contre un. Ils étaient trois parieurs à avoir fait le même choix et deux à l'avoir jouée placée. Même en déduisant du pot la part de la compagnie, il lui restait un nombre respectable de livres sterling. En outre elle a empoché le pot que nous avons constitué entre tireurs, moins la part des œuvres de mer évidemment. Tandis que nous allions au salon pour offrir « une tournée » aux participants, organisateurs et parieurs, je mis en boîte ma douce moitié en lui disant que je suis toujours fier de ma petite jument, qu'elle soit gagnante ou placée. Et je la précédai pour monter l'escalier. Nous étions seuls et je ressentis un fort pincement à la fesse droite.

- Les juments, ça pince quand c'est en colère.
- Tant que ça ne mord pas... » Et je bondis en haut de l'escalier.

*

* *

Le reste du voyage se passe monotonement entre les robes de bridge lorsqu'il pleut et les promenades sur le pont par tous les temps. Nous nous offrons occasionnellement quelques plateaux d'argile et je reste fidèle au Verney-Carron, Hélène au Purdey. Le munitionnaire a fini par nous connaître. Mais la cagnotte gagnée lors du concours commençant à s'épuiser, le tir sur plateaux devenant monotone, nous avons espacé les séances.

Vers le milieu du voyage j'ai remis au commandant Moir nos témoignages sur l'acte de piraterie yankee. Nous avons eu soin, Hélène et moi de bien rester dans le factuel sans prise de position « politique ».

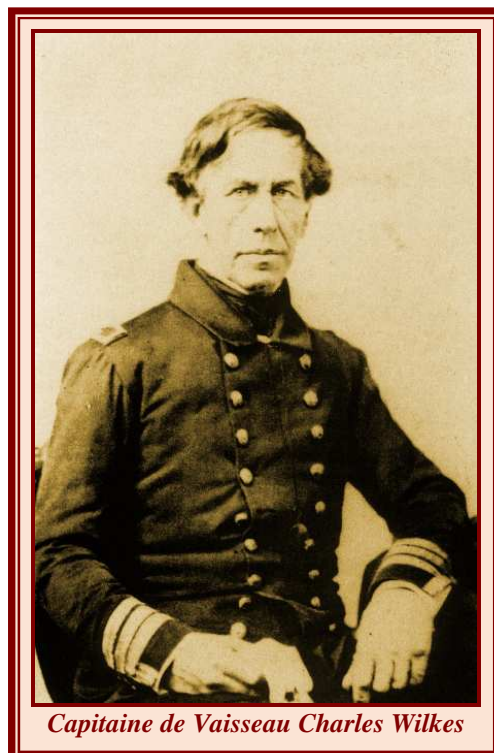
- Je désespérais de vous voir tenir votre promesse. » Moir a un sourire taquin.

- Commandant, il nous a été assez long de faire un texte neutre. Nous ne voudrions pas invalider notre témoignage par l'expression d'opinions partisans.

- Vous avez raison. Si la Cour tient à avoir davantage de précisions, elle vous enverra des correspondances. En tout cas, je vous remercie. »

Nous ne voyons pratiquement plus Margaret Brightling. Elle semble avoir proprement disparu. En fait nous l'apercevons parfois se promenant seule sur le pont supérieur. Elle marche rapidement en suivant un parcours immuable. On dirait qu'en fait cette marche rapide est une sorte d'exercice physique. Puisqu'il nous reste un peu de temps de traversée, je décide de renouer avec elle des contacts plus amicaux malgré les réticences d'Hélène. Comme elle prend dorénavant ses repas dans sa cabine, semble-t-il, il me faut la rencontrer pendant l'une de ses promenades.

Grâce à une légère indisposition d'Hélène qui pendant deux jours ne quitte la chambre que pour se rendre à la salle à manger je peux prendre contact avec Mrs Brightling et découvrir quelques points intéressants pour mes recherches diplomatiques.



Capitaine de Vaisseau Charles Wilkes